

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edouard ZUMOFFEN

Unité, problème de l'homme : texte de l'émission
religieuse "Foi et Vie" du 24 janvier 1971

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1971, tome 67, p. 11-16

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Unité, problème de l'homme

Texte de l'émission religieuse du 24 janvier 1971 (Foi et Vie).

Au seuil de chaque année, toutes les confessions chrétiennes se réservent une semaine de dialogue pour prier, réfléchir et travailler en vue de leur unité.

C'est bien. Nous avons raison. La division entre ceux qui se réclament du même Dieu d'amour, révélé en Jésus-Christ, est un scandale. Devant un tel malheur, les uns se résignent, d'autres se révoltent et tournent le dos à cette Eglise, vraiment trop disgracieuse en sa tunique déchirée.

Mais nous aujourd'hui, affrontés une fois de plus à cette grave question, nous voulons chercher à comprendre et scruter d'abord un peu le fond des choses.

L'unité, n'est-ce pas avant tout le problème de l'homme, quel qu'il soit et où qu'il soit : au siège de l'ONU ou à la table de l'avenue Kleber pour le Vietnam, au siège de tel parlement ou à notre table familiale... Depuis que l'homme s'est condamné lui-même à mort, et d'abord à cette mort spirituelle qu'est son péché, il doit en supporter la lourde définition qui est décomposition, désharmonie, désunion.

L'Evangile est un miroir où Dieu se révèle à l'homme certes, mais où Dieu révèle aussi l'homme à lui-même. Or sur ce point le diagnostic de Dieu est formel : « Jésus devait mourir, nous dit S. Jean, afin de rassembler dans l'unité les enfants de Dieu qui étaient *DISPERSES* » (Jn 11, 52). Oui, la dispersion des hommes est un fait ; et jour après jour cette évidence brutale devient plus lancinante soit au niveau des relations de chacun à chacun, soit au cœur même de chacun.

D'un côté, nos bras prisonniers d'un système économique captatif se refusent à l'accolade sincère et fraternelle avec les peuples qui nous sont contemporains. Ne parlons pas de certaines embrassades officielles où l'on écrase en même temps les pieds de son naïf partenaire. Nous savons désormais, chiffres en main, l'accélération tragique dans

la cassure du monde : les pays riches, huit fois plus forts que les pays du tiers monde autrefois, le sont aujourd'hui septante fois plus et le seront cent vingt fois demain en l'an deux mille, si nous refusons toujours à nos bras un geste réellement plus oblatif.

D'autre part, c'est la rupture entre les générations, rupture elle-même soumise à la plus inquiétante accélération : de plus en plus un monde clos se constitue par les jeunes en révolte contre le monde clos qu'eux-mêmes, les aînés, se sont forgé par démission à leur vocation de sagesse et dans leur égoïsme traqué.

Une image trop bien vérifiée fera comprendre, en nous résumant, ce goût du chaos qui habite décidément notre famille humaine.

La boue et la poussière, la pestilence dans laquelle notre indifférence pratique laisse encore naître les enfants nombreux du tiers monde, c'est cette même boue, cette même poussière, la même pestilence que nous offrons finalement à nos propres enfants dans nos villes polluées. Mais si nos villes ressemblent bientôt à de mauvais furoncles, c'est qu'elles révèlent au fond l'empoisonnement général de tout l'organisme de notre société, au niveau plus intérieur de la cellule de base qu'est la famille et au niveau de chaque personne qui la constitue.

L'homme, dès qu'il perd son attache avec Dieu, déplace aussitôt son centre de gravité de son esprit sur sa chair. Cet esprit, par sa communion libérante à l'Esprit de Dieu, est sa chance unique de cohésion intime. En se coupant d'une telle Source, l'homme choisit sa propre désintégration, car il asservit alors ce noyau central qu'est sa raison aux pulsions aveugles et centrifuges de ses instincts de domination, de jouissance et de possession. Pire que cela, il pervertit, ce faisant, cette lumière de son esprit qui, créé par Dieu et pour Dieu, ne peut que diviniser tout ce qu'il adore.

Une certaine culture dite moderne est tellement révélatrice à ce sujet, quand on la voit décrire, avec le luxe inouï des moyens actuels d'expression et dans une complaisance narcissique démesurée, toutes les étapes de la décomposition humaine. Avec raison, Maurice Zundel préfère appeler bouillon de culture cette prétendue culture. Et Paul VI analyse finement l'un des aspects les plus grossiers de cette anti-culture, l'érotisme, en y voyant « ce phénomène aberrant qui devrait nous alerter sur la détresse d'une civilisation matérialiste, pressentant d'une façon obscure en ce domaine mystérieux comme un dernier refuge d'une valeur sacrée ».¹

¹ Allocution aux « Equipes Notre-Dame » (4 mai 1970), voir « Documentation catholique », n° 1564, 7 juin 1970.

Oui, Dieu seul peut faire l'homme debout, c'est-à-dire unifié intérieurement. Dieu seul aussi peut faire l'homme filial et fraternel, c'est-à-dire uni à Lui, son Créateur, et uni aux autres hommes. L'unité est d'abord un don de Dieu, une participation purement gratuite à l'unanimité de la famille du Père, du Fils et du Saint-Esprit. L'unité n'est possible qu'en ce don de Dieu qu'est Jésus-Christ, révélé, proclamé à toutes les nations.

Cela ne veut pas dire que l'unité soit plus facile à Jésus-Christ qu'à nous autres hommes, tout Dieu qu'il soit. Le dialogue entre deux libertés n'est facile pour personne et Dieu le premier respecte ici la règle du jeu. Rappelons en effet le texte des enfants de Dieu dispersés, cité tout à l'heure, S. Jean commence bien par y affirmer que « Jésus devait MOURIR... afin de rassembler dans l'unité les enfants de Dieu qui étaient dispersés ».

L'inverse est tout aussi vrai et bon à rappeler. Si l'unité n'est pas plus facile à Jésus-Christ qu'aux hommes, elle n'est pas plus facile aux chrétiens qu'à Jésus-Christ. L'affrontement entre les ténèbres et la lumière reste sous la dure loi d'un combat pour l'épouse du Christ, l'Eglise. La croix est pour le disciple comme pour le maître et chaque apôtre de l'unité peut appliquer à lui-même la prédiction du Seigneur à Paul : « Je lui montrerai tout ce qu'il devra souffrir pour mon nom » (Actes 9, 16).

Car en définitive, cette loi de la croix pour l'Eglise est justement révélatrice de la gratuité même de ce don de Dieu qu'est l'unité. « La vie et l'œuvre de l'Eglise sont marquées par la croix, afin que la Rédemption n'apparaisse pas comme une œuvre humaine, mais comme celle de la miséricorde de Dieu » écrivait le Cardinal Béa. « Pourquoi donc s'émouvoir, en conclut-il, quand sur la route de l'Eglise se dressent des montagnes de difficultés, d'obstacles, et quand la croix semble devenir toujours plus grande et plus pesante ? »²

Ainsi notre unité jaillira comme un fruit authentique de la charité de l'Eglise à condition de naître avec elle du cœur ouvert de son époux crucifié, au point même d'intersection des deux poutres de la croix, à ce point délicat de rencontre de deux directions : la verticale d'abord, puis l'horizontale, mais toutes deux inséparablement respectées, progressivement vécues.

La verticale, c'est le tronc de la croix. C'est donc la fondamentale et elle est déjà là, prête au sommet du Golgotha comme un trait d'union, solidement dressé entre le ciel et la terre.

² « Pour l'unité des chrétiens » (Cerf), p. 259.

Vers elle, il faut cheminer en montant du milieu des foules en pleine pâte humaine, avec la poutre horizontale sur les épaules et les bras largement ouverts pour la tenir en équilibre sur la nuque.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

La verticale nous rappelle qu'il n'y a pas de rapprochement véritable entre les hommes sans l'approche primordiale, patiente, profonde de Dieu dans la vérité. Autrement dit : « Pas d'effusion dans la confusion ! » selon le mot à l'emporte-pièce du pasteur Boegner. Pas d'unité de surface, épidermique d'autant plus dangereuse qu'elle devient vite épidémique, selon le jeu de mot du Père Congar, si grande est notre légèreté, si forte notre crainte de paraître démodé. Que dirait-on du paysan qui, pour avoir plus vite fait et plus facilement, supprimerait le soc de sa charrue dans ses labours ?

C'est là pourtant la très grave tentation qui nous menace à l'intérieur même de l'Eglise catholique où chacun doit se souvenir que son premier champ de labour est son propre cœur, affronté à sa propre incroyance, à son propre athéisme.

Il faut lire ici le document capital que Paul VI vient d'adresser à tous les évêques pour le 5^e anniversaire de la clôture du Concile Vatican II, pour déclencher dans toute l'Eglise un sursaut de lucidité après « une accumulation d'ambiguïtés, d'incertitudes et de doutes qui atteignent la foi dans ce qu'elle a d'essentiel »³. Sursaut de bon sens aussi. Cette denrée est si rare en période de baisse générale de l'humilité. Ici le Pape nous rappelle que « si nous communions à la détresse des hommes, que ce soit pour chercher à la guérir. Si nous leur présentons le Christ Jésus, que ce soit le Fils de Dieu fait homme pour nous sauver et nous faire partager sa vie, et non une figure tout humaine, pour merveilleuse et attirante qu'elle soit »³.

Dans la contemplation et l'annonce de Jésus-Christ, il faut donc rester surnaturel pour être réaliste. Il ne faut pas lâcher la verticale, car c'est la fondamentale : comme à la croix, c'est elle qui porte l'horizontale.

Quant à celle-ci, elle est mobile, elle est instable : c'est, rappelons-le, la poutre transversale de la croix que Jésus a portée sur ses épaules jusqu'au Golgotha. Cette dimension nous donne l'obligation d'ouvrir les bras aux hommes en même temps que notre cœur à Dieu ; et sa mobilité, son mouvement vers le Golgotha nous révèle que l'unité entre les hommes est dynamique comme la vie. Elle n'est donc jamais toute faite, elle est au contraire toujours à faire et dans le sens d'une perpétuelle ascension. C'est là ce que tous les chrétiens ont mieux compris

³ Voir « Documentation catholique », n° 1578, 17 janvier 1971.

en notre époque, merveilleuse à cet égard, et ce que le Concile a traduit du mot devenu fameux de dialogue. Jacques Maritain lui préfère non sans raison celui plus chaud d'amitié, nous découvrant par là que notre effort de communion ne peut pas se contenter d'un échange platonique au seul niveau des arguments. Cette unité doit être immédiatement et existentiellement vécue au niveau des cœurs, au niveau des gestes quotidiens, sans doute pas n'importe comment, mais à partir de la base fondamentale qui nous rassemble déjà : le Baptême et la foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu.

Le Secrétariat pour l'Unité des chrétiens vient de nous préciser au 15 août 1970 les règles de ce dialogue plus chaleureux, plus vivant, afin qu'il reflète vraiment à la fois ces deux faces du même authentique amour : ouverture à Dieu, ouverture aux hommes comme le cœur du Christ crucifié est ouvert à la jointure délicate de ces deux dimensions. Citons ici quelques-unes des « Réflexions et suggestions concernant le dialogue œcuménique » que ce Secrétariat nous a livrées comme document de travail à la disposition des autorités ecclésiastiques pour l'application concrète du décret sur l'œcuménisme⁴ :

« Par le dialogue, les chrétiens doivent apprendre à progresser ensemble dans la participation à la réalité du mystère du Christ et de son Eglise ; par là ils pourront dégager des convergences entre leurs diverses manières d'aborder le mystère révélé et de le traduire dans leur pensée, leur vie et leur témoignage.

Par le dialogue, les chrétiens doivent apprendre à témoigner ensemble de la mission que Jésus-Christ a confiée à son Eglise, en sorte que tous, « face à l'ensemble des nations, confessent leur foi en Dieu un et trine, dans le Fils de Dieu incarné, notre Rédempteur et Seigneur » (Unitatis redintegratio, 12), et qu'ainsi le monde croie.

Parce que le monde pose les mêmes questions à toutes les Eglises et Communautés ecclésiastiques, celles-ci, en les écoutant ensemble et en les comprenant par le dialogue, attentives au Saint-Esprit, chercheront ensemble la réponse que le Seigneur attend d'elles pour servir le monde, surtout là où l'Evangile n'est pas annoncé (cf. ad Gentes, 15 § 4 ; 29 § 4).

Au plan de leur vie interne, un grand nombre de communions chrétiennes sont affrontées aux mêmes questions, qui toutefois peuvent se poser à des niveaux différents chez les unes et chez les autres : par exemple celles concernant le laïcat, le ministère, la liturgie, la catéchèse, la famille chrétienne, etc. L'Esprit-Saint n'appelle-t-il pas les chrétiens à les aborder aussi ensemble ? »

⁴ Voir « Documentation catholique », n° 1571, 4 octobre 1970.

Nous ne pourrions pas ne pas être frappés par l'inlassable répétition dans ce texte du mot « ensemble », mot-programme dont l'urgence devrait donc brûler nos cœurs, comme la charité qu'il signifie.

Oui, l'heure n'est que trop présente de donner à la face du monde le spectacle d'une unité réellement vécue, visible par conséquent dans une Eglise visible, afin que les hommes découvrent le Fils de Dieu comme le visible envoyé du Père (cf. Jn 17, 23).

N'est-ce pas là notamment l'immense espérance d'une nombreuse élite parmi les jeunes ?

Edouard Zumofen